

Quand les voyages réservent des surprises

Quand je serai plus grande, j'aimerais faire comme toi, Mamy.

— C'est-à-dire ?

— Voyager. Voir un maximum de pays, des gens différents, des animaux et des plantes de toutes sortes.

— C'est vrai que c'est un bon moyen d'apprendre beaucoup de choses et d'une façon plus agréable qu'en restant assis devant un livre, la télé ou l'ordinateur. Pendant près de cinquante ans, dans notre budget Papy et moi on privilégiait les voyages plutôt que d'aller au restaurant ou d'autres loisirs. Et tu vois, peu à peu, les petites cases de mon cerveau se sont remplies de souvenirs récoltés çà et là. Au point que je me dis même parfois qu'il n'y a plus de place pour le reste. Mais, avec le recul, j'ai fait l'impasse sur les mauvais moments pour ne garder que ce qui était agréable.

— Il t'est arrivé des choses graves ?

— Oh non ! Bien souvent, au retour on oublie les moustiques, l'attente interminable dans les aéroports, les tracasseries douanières ou les risques encourus.

— Tu ne veux pas me raconter quelques-uns de tes voyages, dis ?

— Bien sûr. Mais le premier n'en était pas un vrai. C'était un déplacement que je faisais avec Mémère, ma grand-mère, en bus à quelques kilomètres de l'endroit où elle vivait. Et ce n'était pas un voyage agréable, crois-moi ! Il y a très longtemps, j'étais encore une fillette et, provisoirement, je vivais chez mes grands-parents dans un petit village non loin de la frontière luxembourgeoise. La guerre était terminée depuis quelques années à peine et beaucoup de denrées étaient encore rares ou très chères. Au Luxembourg, le chocolat, le café et surtout le tabac étaient plus accessibles pour le budget de paysans ou d'ouvriers.

Tous les jours, un bus faisait un aller-retour entre la ville voisine et la frontière. C'était un de ces vieux véhicules d'antan, qu'on peut encore voir dans les films d'Autant-Lara, cahotant dans les ornières et crachant des gaz polluants avec son tuyau d'échappement. Sa carcasse n'avait pas vu de peinture neuve depuis longtemps et ses sièges, recouverts d'un cuir vieillissant, gardaient l'empreinte des fessiers des gens. Le matin, il emmenait les hommes du village vers les usines sidérurgiques qui étaient en pleine expansion. Le soir, il faisait le trajet inverse pour les ramener chez eux. Quand il s'arrêtait dans notre village, c'était un autre genre de passagers qu'il embarquait. Des femmes principalement, accompagnées d'un enfant. Tu vas comprendre le pourquoi et le comment.

Une fois par mois environ, j'étais du voyage. Pour l'occasion, ma grand-mère m'affublait toujours de pantalons abominables. Autant qu'il m'en souviennent, l'horreur de leur couleur n'avait d'égal que le manque d'esthétique de la coupe. Des *pantalons golf*, resserrés aux chevilles, (c'était bien la seule partie du vêtement qui touchait mon corps !), en laine épaisse, bien larges autour des jambes et des hanches. On aurait pu y mettre deux petites filles comme moi. La couleur ? Indéfinissable mais à coup sûr sombre. Ça tenait à la fois du caca d'oie, de l'olive et du véronèse. Ma grand-mère avait dû les tailler dans une vieille couverture militaire pour ces déplacements bien particuliers.

Dès que le bus arrivait à son terminus, c'est-à-dire à la frontière, tout le monde descendait. Les ouvriers du village rentraient chez eux et les femmes se précipitaient vers le magasin qui était installé juste après la douane. À l'époque, il y avait encore des frontières entre tous les pays européens. Le commerçant luxembourgeois qui s'était installé là avait le sens des affaires !

Traîasser pour faire les achats n'était pas de mise même si le conducteur du bus prenait le temps de boire une bière ou un verre de vin avant de reprendre la route après avoir embarqué de nouveaux ouvriers condamnés au travail de nuit dans le cadre des 3/8. En général, les femmes achetaient toutes les mêmes articles et mettaient dans leur cabas un paquet de tabac et une tablette de chocolat.

Quand le douanier entrait dans le bus pour inspection, il ne rencontrait que de grands sourires.

— Non, monsieur, rien d'autre à déclarer !

Il n'était pas dupe.

Cependant, les femmes attendaient le démarrage du bus pour pousser un soupir de soulagement. Parfois, le préposé au contrôle douanier des marchandises était un nouveau que personne ne connaissait. Peut-être allait-il faire du zèle ? Alors, certaines femmes lui faisaient les yeux doux alors que d'autres baissaient les yeux pour feindre une grande timidité. À chacune sa technique pour éviter de devoir se lever au risque de faire glisser à terre tout ce qu'elles cachaient sous leurs longues jupes. La plupart des enfants n'en menaient pas large non plus. Et moi ? Je baissais la tête, serrais les fesses, me recroquevillais sur mon siège pour passer inaperçue. Je me serais mise dans un trou de souris.

Une fois de retour au village, je n'étais pas très fière non plus. J'avais honte de descendre du bus. Je me revois encore. Je devais avoir l'air d'une petite bonbonne avec tous les paquets de tabac cachés dans mes pantalons. Ma coquetterie en prenait un bon coup !

Mais c'était pour la bonne cause. J'étais grandement payée de retour quand mon grand-père, pour me remercier, me faisait un gros bisou sonore.

Aujourd'hui, quand je reviens du Luxembourg avec quelques cartouches de cigarettes, je n'ai hélas plus cet accueil charmant.

Cependant, de cette expérience, j'ai longtemps gardé un complexe de culpabilité quand je passais une frontière. Même lorsque je n'avais rien à déclarer.

Je me souviens encore de la mésaventure qui m'est arrivée à Bangkok à cause de mes premiers pas dans la contrebande.

— Raconte-la moi s'il te plaît !

— Nous revenions du Vietnam, Papy et moi, et étions obligés de faire une escale à Bangkok.

— C'est où ça ?

— De deux choses l'une : ou bien tu n'es pas très attentive en classe, ou bien les programmes de géo sont vraiment à revoir ! C'est la capitale de la Thaïlande... Ce pays est réputé pour les bijoux avec émeraude, rubis et autres pierres précieuses ou semi-précieuses.

À l'époque, on y fabriquait aussi beaucoup de malfaçons de vêtements et d'accessoires de grandes marques. J'ignore s'il en est de même aujourd'hui. Par conséquent, quand nous avons atterri à Roissy, le passage en douanes n'était pas une formalité.

Je m'étais mise à l'écart et patientais avant de passer au contrôle car Papy avait été obligé d'attendre qu'un de nos bagages un peu fragile arrive sur le tapis roulant. Je devais avoir un air coupable et commençais à trouver le temps long. C'est alors qu'un douanier en civil s'est approché de moi.

— Bonjour, madame. N'avez-vous rien à déclarer ?

— Non, monsieur.

— Pas de contrefaçons ?

— Non.

— Pourtant, pour une seule personne, deux valises et des sacs ça fait beaucoup de bagages !

— J’attends mon mari... Si vous le désirez, je peux les ouvrir. Vous constaterez vous-même qu’ils ne contiennent que du linge sale. Nous revenons du Vietnam.

Au fond de moi, je souhaitais vraiment qu’il ne me fasse pas ouvrir les valises. J’avais dû m’asseoir dessus pour pouvoir les fermer et je me voyais mal en train de refaire cela en plein aéroport. De plus, à l’intérieur, je ne te dis pas le bazar que c’était ! Des statuettes et des objets en laque, un parapluie peint, des nappes brodées et d’autres souvenirs, en somme tout un bric à brac qu’on avait casé entre les tee-shirts et les pantalons.

Le douanier ne voulait peut-être pas perdre son temps inutilement (ouf !) mais ne s’avoua pas vaincu. Il n’avait peut-être pas encore rempli son quota de prises pour la journée. En regardant mes mains, il a ajouté :

— Et les bagues que vous avez aux doigts ?

Je crois que c’est ce jour-là que je me suis débarrassée de mon complexe de culpabilité. Et cela, grâce à un douanier ! C’était vraiment le comble. En effet, ces bijoux étaient de la pacotille ; mais, je dois l’avouer, ils faisaient illusion. Pour être sûr que je disais vrai en affirmant que c’étaient des bagues fantaisie, il me les a fait enlever pour regarder si elles portaient un poinçon. Pour un pseudo spécialiste en la matière, il ne devait pas être très doué ! Moi, je rigolais en douce quand Papy m’a enfin rejointe.

Quelques années plus tôt, après un circuit dans ce même pays, c’est au départ de Bangkok que nous avons eu des sueurs froides. Mais sans doute te l’ai-je déjà raconté Et là, ça aurait pu être grave.

— Non, Mamie, à Papa peut-être.

— Je croyais... Dans l’extrême nord, dans la région qu’on appelle le Triangle d’Or, sur le bord de la route nous avons acheté un petit

sachet de graines de pavots à des paysans qui vendaient leurs produits. C'est une fleur très simple mais jolie grâce à la diversité de ses coloris. Des nuances à l'infini, de jaune surtout : jaune pâle, d'or ou abricot et parfois rosé. Mais aussi du mauve et du parme. Nous voulions en semer dans notre jardin au milieu des coquelicots.

Quand nous en avons parlé à des Thaïs, leur réaction a été inattendue.

— Mais vous êtes fous ! Vous allez vous faire arrêter à l'aéroport et jeter en prison. Des étrangers se sont retrouvés incarcérés même pour quelques grammes de graines. Actuellement, le gouvernement met tout en œuvre pour mettre fin au trafic de drogue et même à la culture du pavot bien que son dérivé, l'opium, soit une grande source de revenus. L'État distribue gratuitement aux paysans différentes semences pour en remplacer la plantation.

De retour à l'hôtel, nous étions bien ennuyés. Que faire ? La tentation de passer outre aux recommandations était grande.

Ces fleurs nous auraient rappelé de bons souvenirs. Oui mais, le jeu en valait-il la chandelle ? Être retenus en prison pour quelques grammes de graines de pavot, c'était quand même cher payé. Papy trouva une solution qui nous satisfaisait. Il fit glisser quelques pincées de graines en vrac au fond des poches de sa veste et jeta le reste dans la corbeille à papiers de la chambre d'hôtel. Même un chien au flair exercé ne pourrait pas détecter ces quelques mini-graines...

Heureusement, à l'aéroport, nous n'eûmes pas l'occasion de craindre le passage en douane. Notre vol charter ayant été retardé à la dernière minute, nous dûmes attendre de nombreuses heures avant de pouvoir partir. Il était près de minuit quand l'embarquement fut annoncé et, à cette heure, la majorité du personnel étant parti, la direction de l'aéroport voulut se débarrasser au plus vite de ces

touristes encombrants. Malheureusement, cela je l'ignorais et j'ai passé plusieurs heures, la peur au ventre. C'est le cas de le dire. C'était comme si des mains invisibles m'avaient trituré, malaxé, pétri les intestins. Bien que la salle d'embarquement fût climatisée, je sentais la sueur perler par tous les pores de la peau. Mais c'étaient des sueurs froides !

Dès notre retour, Papy était impatient de semer ces précieuses graines. Comme le sol du jardin était encore gelé, il opta pour la serre, à la température moins basse et aussi... un peu à l'abri des regards, afin d'effectuer les semailles.

Jamais la pousse de jeunes plants ne fut suivie avec autant d'attention. Car il poussait, notre pavot, et vite ! Quand les tiges atteignirent une dizaine de centimètres, nous fûmes surpris par l'aspect des feuilles qui ne ressemblaient pas à celles des coquelicots. Pourtant, ces plantes étaient de la même famille ! Enfin, les fleurs commencèrent à se former et nous sûmes que notre terre était idéale pour planter... du colza. Les paysans karens nous avaient bien eus ! Ils gardaient les graines de colza qu'on leur distribuait gratuitement pour les vendre aux touristes. Quels gogos (pour ne pas dire autre chose) nous avons été !

— S'il te plaît, Mamy, raconte-moi encore l'un de vos voyages !

— Les Seychelles, en as-tu déjà entendu parler ?

— Bien sûr. C'est un vrai paradis d'après les agences de voyages. Mais ça doit être cher d'y aller. Papy et toi vous connaissez ces îles ?

— Oui, et je peux même te dire que nous avons logé pendant une nuit à Frégate qui est devenu une île pour milliardaires et s'appelle maintenant Island Private qui, comme son nom l'indique, est réservée à une élite. Inutile de préciser que ce n'était pas notre cas. Il faut dire que c'était il y a plus de trente ans. Sous le prétexte de sauvegarder la faune, les touristes comme nous ne sont plus les

bienvenus à présent. Ce petit bijou est réservé à ceux qui ont un compte en banque bien garni. Les gens très riches, c'est bien connu, ont à cœur de protéger la biodiversité, n'est-ce pas ?

Il me semble que tu connais Antoine et Marie, nos amis créoles...

— Oui. Je les ai vus quand ils sont venus chez vous. Je les ai trouvés très sympas et, physiquement, ils ne sont pas mal non plus. On voit que dans l'île il y a eu des gens venus du monde entier et qu'ils se sont mélangés. Pourquoi me parlais-tu de ces amis ?

— Comme nous passions des vacances chez eux à l'Île de la Réunion, ils nous ont proposé de *faire un saut* ensemble jusqu'aux Seychelles. C'était l'occasion ou jamais, d'autant qu'ils avaient fait la connaissance de Seychellois lors d'un congrès à Saint-Denis. Mais, comme tu vas pouvoir le constater l'invitation faite par l'une de ces personnes n'était pas désintéressée...

Tandis que l'avion amorçait sa descente, la vue à travers le hublot nous a émerveillés. Une multitude d'îles émaillait l'océan, comme des perles de jade posées sur un tissu bleu chatoyant. Et cette impression ne nous a pas quittés tout au long du trajet vers l'hôtel. Partout, en arrière fond de palmiers, une eau bleue mais avec d'infinies nuances au gré de la profondeur ou des fonds sous-marins. Turquoise, algue marine, lapis lazuli, cyan formaient une palette scintillante avec parfois quelques touches d'émeraude. Sur les plages, le ressac se frangeait d'une écume argentée et, dans le ciel d'un bleu profond, batifolaient de rares petits nuages blancs.

— Comme sur les dépliants des agences touristiques ?

— Tout à fait. La première impression que l'on ressent c'est qu'on doit être au paradis tellement c'est divinement beau.

Côté terre, du vert partout, piqueté de bouquets de fleurs multicolores. Mais cet aspect-là ne nous a pas impressionnés : nous arrivions de la Réunion.

Le lendemain, nous nous sentions déjà un peu blasés. La beauté a quelque chose de merveilleux, de féérique quand on la découvre à petites doses ou ponctuellement. Tout ce bleu du ciel et de la mer, nous en avons déjà une indigestion comme lorsqu'on a mangé trop de dessert, même délicieux, en une seule fois.

Nous avons donc décidé de partir à la découverte de l'intérieur des terres et, en particulier, du célèbre jardin botanique de Pralin où poussent les palmiers aux énormes noix qu'on appelle les *cocos-fesses*. Qui les a vues comprend pourquoi on les appelle ainsi. Comme tous les touristes, nous avons aussi visité une cocoteraie où des ouvriers, d'un coup de main expert, cassaient les noix de coco que tu connais pour en extraire la pulpe séchée qui est vendue dans le monde entier sous le nom de coprah. Derrière des bosquets de fleurs, un guide nous a fait découvrir la maison coloniale de la propriété. Elle avait un charme certain. Mais je crois que ce qui a le plus fasciné Papy et Antoine c'est un fauteuil en rotin.

— Pourquoi ?

— C'était celui dans lequel se prélassait, toute nue, l'actrice Sylvia Kristel dans *Emmanuelle*. Ce film érotique avait fait scandale dans les années 70 et fait fantasmer beaucoup de gens. Nous, nous ne l'avons pas vu mais avons lu le livre dont il était tiré. Entre nous soit dit, son succès commercial était plus lié au contenu qu'à sa valeur littéraire.

Pendant cette visite, me revenait en tête la jolie chanson du générique écrite par Pierre Bachelet, un de ces chanteurs-poètes qu'on n'entend plus aujourd'hui.

Pour ces petites excursions, nous avons loué une Mini Moke.

— C'est une voiture ?

— Oui. Elle tient à la fois de la jeep et du buggy. Un vrai *tape cul* mais très sympa. Une carrosserie jaune éclatant réduite au minimum et pas de toit. Heureusement ! Sinon les hommes se seraient cogné la tête à chaque cahot de la route. Déjà qu'ils avaient les genoux sous le menton ! Nous, les femmes, étions à l'arrière. Cela nous permettait de moins stresser quand nous devons croiser une voiture. Car nous avons oublié que, les Seychelles ayant été une colonie britannique, on y roulait à gauche.

Qui allait être assez téméraire pour prendre le volant en premier ?

Antoine ayant déclaré :

— P'tit hache y coupe gros bois ! (Il suffit d'être persévérant pour réussir), Papy, sans attendre, s'est assis sur le siège du passager... à gauche. Ça l'arrangeait. Plus grand qu'Antoine, il pourrait s'installer plus confortablement.

Je me souviens des premiers kilomètres... Quel calvaire ! Mortes de frousse, Marie et moi on se cramponnait de toutes nos forces aux sièges. On regardait la route en oubliant d'admirer le paysage.

— Attention !

In extremis, Antoine a donné un violent coup de volant pour éviter un bus qui fonçait droit sur nous. Un coup de klaxon rageur lui a rappelé qu'il devait rouler sur la partie gauche de la route. Ah ces touristes ! Et comment aborder un carrefour ? Priorité à droite ou à gauche ? Par chance, il n'y avait pas de ronds-points à cette époque.

Le lendemain, ça allait déjà mieux. Les hommes se sont relayés pour conduire. Très vite, ils ont pris le pli et on a pu profiter au maximum de ces escapades.

C'est ainsi que nous avons pu découvrir l'envers du décor de ce pays que nous pensions paradisiaque.

Avant d'être anglais, les Seychellois étaient français et beaucoup d'entre eux parlent encore le créole. Nos amis ont donc pu obtenir quelques confidences ; mais rares et à voix basse. Et nous avons compris qu'en réalité ce paradis ne l'était que par la beauté des paysages et... pour les touristes.

Je me souviens encore de ce qu'ils ont dit à Antoine et qu'il nous a traduit.

— Ne vous fiez pas aux apparences. On sourit aux touristes ; mais le cœur n'y est pas. Le président et ses partisans exercent une véritable dictature. On ne peut pas dire ce qu'on veut car on est continuellement surveillé. Même ce qui vous paraît naturel à vous, comme boire une bière dans la rue, nous est interdit sous peine d'amende. Mais vous, rassurez-vous, en tant que touristes vous ne risquez rien.

La majorité de la population est très pauvre et beaucoup de femmes sont obligées de faire des travaux très fatigants comme balayer les rues pour compléter les revenus de leur mari pêcheur. Les poissons nobles, comme *le capitaine*, qu'ils ramènent dans leurs filets ne sont pas pour nous mais destinés à l'exportation. Nous, les Seychellois, devons nous contenter de la chair de requins.

Les jeunes, même très doués, ne peuvent pas faire d'études supérieures. Seuls ceux dont les parents ont des accointances avec le régime sont envoyés dans des universités cubaines.

Tout cela, nous avons pu le vérifier en nous rendant au marché de Victoria, la capitale. On n'y vendait que du requin. Et les rues, c'étaient bien des femmes qui les nettoyaient. Mais cela c'était il y a près de trente ans. Ça a sans doute changé depuis.

— Raconte-moi comment c'était sur l'île Frégate puisque je ne pourrai jamais y aller.

— C'est un souvenir que je ne suis pas prête d'oublier. Pour s'y rendre, il fallait prendre l'avion. Mais pas un Boeing ou un Airbus. C'était un petit *coucou* à hélices avec une vingtaine de passagers seulement. Avant d'y monter, on a pesé nos maigres bagages puis... nous avons dû, nous aussi, monter sur la balance. J'en ai compris la raison lorsqu'on nous a fait asseoir, Papy et moi, du côté droit de la carlingue et que, côté gauche, on y a installé un monsieur tout seul : il pesait plus que nous deux réunis. Le pilote ne tenait pas à déséquilibrer l'appareil, surtout au moment de l'atterrissage... Quand la petite île a été en vue, nous avons beau écarquiller les yeux, pour nous poser pas de terrain. C'est un champ qui devait nous accueillir. Une piste avec pas mal de creux et de bosses comme notre dos et nos fessiers ont pu le constater.

Frégate, une petite île pleine de charme où nous avons dormi dans l'un des quatre bungalows sommairement aménagés qui surplombaient la mer. Rien à voir avec ce qui a été construit depuis. L'eau était si limpide que nous pouvions observer les gros poissons perroquets d'un vert bleu émeraude qui grignotaient le corail.

Cependant, c'est de nos promenades sur les sentiers de l'intérieur de cette petite île que nous avons gardé les meilleurs souvenirs. Des oiseaux, il y en avait partout. Les cardinaux dans leur livrée écarlate d'été voletaient parmi des nectarinas sans perturber le moins du monde des myriades de sternes immaculées qui nichaient sur des branches d'arbres. Et, dans le ciel, passaient les élégants pailles-en-queue et des frégates noir de jais au jabot rouge vif.

Afin d'observer à loisir toute la faune ailée, même si j'ignorais le nom de tous les oiseaux, je m'étais adossée à un rocher... Mais pourquoi Papy et nos amis souriaient-ils en m'observant, moi ?

Soudain, je sentis une violente secousse. Était-ce un tremblement de terre ? L'énorme pierre contre laquelle je m'appuyais venait de bouger.

C'était une énorme tortue terrestre de plusieurs quintaux que je venais de déranger pendant sa sieste.

— Mamy, tout à l'heure tu parlais d'une personne qui avait invité votre ami. L'avez-vous rencontrée ?

— Non. Comme par hasard, ce monsieur était indisponible quand notre ami l'a joint par téléphone. Il s'est contenté de lui indiquer à qui nous devons nous adresser pour la sortie en mer avec *pêche au gros*. Il en avait parlé à Antoine lors de leur rencontre et celui-ci, sachant que Papy en rêvait, avait accepté. La désillusion a été grande quand nous nous sommes rendu compte qu'en réalité notre ami créole s'était fait berner. Naïvement, il pensait que c'est en toute amitié que cette personne avec laquelle il avait sympathisé nous emmènerait sur son bateau. Il s'agissait effectivement de l'une de ses embarcations mais ce monsieur possédait toute une flottille qu'il louait pour la journée. L'excursion étant retenue à l'avance, nous n'avons pas pu nous dérober et il a fallu passer à la caisse.

Tous les quatre, on en avait lourd sur l'estomac. C'est peut-être ce qui a fait que, une fois arrivés au large, les ondulations de la houle aidant, il s'est rappelé à nous, les femmes. Les hommes étaient bien trop occupés à préparer les lignes. C'est Marie qui, la première, s'est tout à coup réfugiée dans le silence, est devenue livide puis, penchée au-dessus du bastingage, a été prise d'étranges hoquets. Moi qui depuis quelques minutes sentais aussi un malaise certain monter en moi, je savais à quoi me mènerait ce spectacle. Je suis donc montée sur le pont supérieur à côté du pilote. Momentanément, le vent du large m'a fait du bien. Je scrutais l'horizon mais il n'y avait rien

d'autre à voir que de l'eau, bleu outremer soit, mais seulement de l'eau.

Et c'est alors que nous sommes arrivés sur le point de pêche. Les hommes imaginaient déjà les espadons, les dorades coryphènes, les énormes mérours – et j'en passe ! – qu'ils allaient attraper. Le bateau avait été stoppé.

Depuis la terre ferme, les ondulations douces d'une houle paresseuse ont quelque chose de sensuel, comme des caresses que la mer ferait au rivage. Sur un bateau, le doux bercement se transforme en roulis et tangage. Mon estomac lui aussi montait, descendait, se tordait à bâbord puis à tribord. Seuls ceux qui ont déjà eu le mal de mer, un vrai et pas seulement une légère nausée, savent quel martyre cela représente.

Nos maris, voyant dans quel triste état nous nous trouvions, ont décidé de mettre fin à la partie de pêche. C'est quand même beau l'amour ! Bien sûr, aucun poisson n'avait encore joué au kamikaze et, comme le repas devait être préparé avec le poisson pêché, on nous a débarqués avec le ventre creux et... l'estomac très vide pour nous les femmes.

Comme quoi, dans un pays qui vit essentiellement du tourisme, il n'y a pas de petits profits. Cela n'aurait pas dû nous surprendre car, le jour de notre arrivée, nous avons été étonnés par le *pot de bienvenue* au moment de l'accueil. En guise de cocktail, une noix de coco et une paille pour en boire l'eau. Heureusement que nous avons pris soin de glisser une bouteille de rhum réunionnais dans nos bagages !

— Mamy, pour toi tous tes voyages sont donc des souvenirs heureux ?

— Hélas, non. Il en est un que je n’oublierai jamais car je l’ai fait seule. Mais, à cette occasion, je me suis trouvée dans des situations cocasses.

— Alors raconte !

— Noël approchait ; mais tout ce vert et ces couleurs multicolores qui ornaient les sapins ne m’apportaient aucun réconfort. Le jaune, le doré, le vert c’étaient la joie, l’espoir. Alors que, dans mon cœur, c’était le désespoir, le noir total. Papy venait de partir à tout jamais après plus d’un demi-siècle que nous avions passé ensemble.

J’avais refusé de venir vous rejoindre pour cette fête. Puisque Sa chaise serait restée vide, je préférais rester seule et partir loin de notre maison. J’avais jeté mon dévolu sur une pittoresque bourgade allemande en bordure de la Moselle, Bernkastel.

Dès le départ, mon GPS m’avait tenu tête. Il voulait absolument que je fasse un détour par le Luxembourg et n’emprunte que des autoroutes. Et moi je voulais prendre la route des écoliers ! Pour rejoindre l’Allemagne, je connaissais un raccourci qui, en outre, avait le privilège de me faire traverser une région très bucolique. Sans cesse, à la moindre bretelle de l’A31, il voulait me faire faire demi-tour. Je n’étais plus maître chez moi, dans ma voiture !

Je lui ai donc clos le bec en fulminant. Belle, ma petite chienne assise sur le siège passager et qui regardait tranquillement le paysage, se demandait quelle bêtise elle avait faite. D’habitude, je ne lui parlais pas comme ça.

À partir de ce moment-là, même si de gros nuages anthracite pesaient sur la région comme un lourd couvercle de fonte, j’ai pu me détendre. Les moindres bourgades avaient pris un air de fête. À croire que tous les habitants s’étaient évertués à rivaliser avec leurs voisins pour décorer leur maison et leur jardin. Partout des guirlandes colorées, des boules et serpentins lumineux accrochés aux arbres et des pères Noël ventrus qui escaladaient les façades.

À Remich, première ville en Allemagne, j'ai décidé de rallumer le GPS. Je n'étais plus en terre connue mais je savais qu'il fallait continuer jusqu'à Trèves.

Et là, malgré les panneaux routiers qui m'indiquaient la direction de cette ville, la voix impersonnelle de cet engin machiavélique m'ordonnait de suivre ses conseils. J'ai ainsi fini par faire plusieurs tours et détours avant de réaliser que cette voix de robot me dirigeait systématiquement vers les bords de la Moselle. Eh oui, généralement un bac permet de franchir la rivière afin d'atteindre une autoroute. Mais pas le 24 décembre ! Satané GPS. Depuis, je ne lui fais plus confiance.

La route sinuait au gré des méandres de la rivière aux eaux en harmonie avec le ciel et les versants de la vallée couverts de vigne. Du gris partout. Seules les gouttes de pluie qui s'agglutinaient sur le pare-brise jetaient des éclats de lumière quand je croisais une rare voiture. Les maisons, elles aussi, étaient ternes, sans aucune décoration pour les illuminer. Parfois, un restaurant voulait attirer l'attention grâce à quelques boules blanches lumineuses accrochées à un sapin. Quelle déception pour moi qui croyais que les traditions outre-Rhin étaient aussi vivaces qu'en Lorraine et en Alsace !

Enfin arrivée !

Les bords de la Moselle étaient enchâssés entre des vignobles nus et gris ; les rues étaient vides ; il pleuvait et la nuit tombait. Je me réfugiai dans la chambre que j'avais réservée dans un petit hôtel en espérant que le repas au restaurant me remonterait un peu le moral.

L'hôtel était une maison ancienne mais confortablement restaurée. Les meubles et les murs étaient en bois clair et fleuraient bon l'encaustique. Les veines y formaient des figures variées et esthétiques et je me suis plu à caresser les formes épurées et harmonieuses.

Cependant, *la beauté ne se mange pas en salade*, comme on dit. Je commençais à avoir faim et j'ai décidé de descendre au restaurant.

À ma grande surprise, la salle était dans le noir et la porte close.

Sur ces entrefaites, le patron est arrivé et m'a expliqué que, en Allemagne, le soir de Noël tout est fermé pour pouvoir passer la fête en famille. Donc pas de restaurants, de fast-food ou simples bars.

Effectivement, dans la bourgade, pas âme qui vive. Les petits chalets en bois verni, qui avaient servi pour le marché de Noël des jours précédents, avaient tous baissé leurs volets. Et les boutiques, seuls lieux illuminés, avaient été désertées par clients et personnel.

Heureusement, la pluie avait cessé. J'en ai profité pour arpenter les ruelles bordées de maisons aux façades médiévales claires avec colombages en bois et peintures diverses, parfois naïves. Quelle charmante ville ce doit être sous le soleil ! Les ruines d'un château féodal dominant le bourg. Énorme masse grise aux blocs de pierre égratignés par les siècles. Vigile des temps anciens mais silhouette impressionnante et vaguement angoissante quand des nuages lourds coiffent son donjon et qu'on a l'impression de se trouver dans une ville morte à ses pieds.

À vrai dire, j'ai rencontré quelques passants. Mais rares. Des gens pressés pour la plupart et se rendant certainement au réveillon familial.

Au centre du bourg, je n'ai croisé que deux personnes qui, comme moi, semblaient être là pour meubler leur solitude.

Un vieux monsieur aux allures de clochard qui farfouillait dans les poubelles. Une dame aussi, d'un âge certain, qui est venue vers moi, histoire de pouvoir parler à quelqu'un le soir de Noël. La chienne est une bonne entrée en matière.

Malheureusement, puisque la langue allemande ne m'est plus très familière, j'ai osé lui dire : Pouvez-vous parler plus lentement, s'il vous plaît ? Je suis française.

Que n'avais-je pas dit ! Elle a bondi comme sous l'effet d'un soufflet et m'a expliqué qu'elle était sarroise et qu'elle se souvenait encore de l'annexion et de l'installation de nos troupes nationales en Sarre après la guerre de 39-45.

J'étais devenue une pestiférée quelle a fui dare-dare me laissant éberluée.

La pluie s'était remise à tomber, froide et cinglante. Il ne me restait plus qu'à regagner la chambre d'hôtel...

En guise de réveillon, ce soir-là j'ai dîné d'un œuf dur et de deux mandarines que j'avais emportés en cas de *petit creux*. Pour une fois, ma petite chienne a aussi avalé avec plaisir ce que j'avais prévu. À défaut de grives on mange des merles. Autrement dit : à défaut de quelques morceaux de viande glissés sous la table, elle a mangé des croquettes.

— Mamy, maintenant je me rappelle que tu nous avais envoyé une carte postale et je me souviens même de ce qui y était inscrit : Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville ; mais après la pluie le soleil reviendra.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Quand les voyages réservent des surprises..... | 7 |
| En Écosse, mon premier voyage..... | 25 |
| Voyage de noces aux Pays-Bas..... | 32 |
| Perfide Albion..... | 40 |
| En ce temps-là..... | 40 |
| Dans les pays de l'ex Europe de l'Est..... | 43 |
| Sauts de puce en Grèce..... | 62 |
| L'eau du Nil..... | 66 |
| Maghreb..... | 71 |
| Vietnam..... | 74 |
| Sous le charme de Bali..... | 78 |
| Kris, le jeune Thaïlandais..... | 87 |
| Ces merveilleux nuages..... | 95 |
| Le cousin de Nouvelle Calédonie..... | 99 |
| Madère, l'île aux fleurs..... | 110 |
| Ténérife, souvenir d'une mésaventure..... | 113 |
| Les lucioles de Martinique..... | 116 |
| Mayotte..... | 119 |
| Soulaimane, le Mahorais..... | 120 |
| May la tortue..... | 124 |
| Les Îles de la Lune..... | 132 |
| Les chutes du Zambèze..... | 139 |
| Le Massai Mara..... | 144 |
| Les sifakas de Madagascar..... | 151 |
| Aéroport Roissy-Charles de Gaulle..... | 155 |
| Au fil de l'eau sur la Seine..... | 157 |
| Magie de l'eau et de la lumière..... | 162 |
| Pourtant, tout avait très mal commencé..... | 162 |
| J'ai deux amours : La Lorraine et..... | 167 |
| La révolte de la vieille dame..... | 172 |
| Lorraine du fer et de l'acier..... | 183 |
| Mort programmée..... | 185 |
| Arbre, mon ami..... | 190 |

| | |
|---|-----|
| Les grues..... | 194 |
| L'automne en Lorraine..... | 195 |
| Les oiseaux en hiver..... | 197 |
| J'ai deux amours :... et l'Île de la Réunion..... | 201 |
| L'esclave Mario et la Vierge Noire..... | 204 |
| Isle Bourbon, Île de la Réunion..... | 224 |
| Île de la Réunion d'hier et d'aujourd'hui..... | 225 |
| Remerciements..... | 229 |
| Œuvres déjà publiées..... | 230 |